

*Gaston Miron : conversation avec l'ADILC
(le 11 décembre 1984)
Langue et littérature québécoise*

propos recueillis par Jean-Loup Trassard

mon Québec ma terre amère ma terre amande
ma patrie d'haleine dans la touffe des vents

(*L'Homme rapaillé*, 1970)

Invité par l'Association pour la Défense et l'Illustration de la Littérature Contemporaine le 11 décembre 1984, Gaston Miron expose pour notre «compre-nure» des aperçus sur son rapport avec le français de France et avec le français du Québec.

«Je suis né dans une situation de diglossie avancée.» Les Canadiens français avaient alors honte d'eux-mêmes. «On ne se gênait pas du côté de nos maîtres pour nous faire sentir que nous étions des inférieurs.» Il fallait descendre du trottoir. «On nous disait *speak white!*»

«Et quand des Français venaient chez nous, les uns nous regardaient avec pitié: *ils ne parlent pas le vrai français, les pauvres!* Les autres nous faisaient encore plus de tort: *vous avez conservé la vieille langue que nous avons perdue.*» Les Anglais envoyaient leurs enfants apprendre le français en France et pour les Français le Québec parlait «une langue archaïque, folklorique, patoisante, dialectale... De quelque côté que nous regardions nous étions piégés», dit le descendant des trappeurs.

Depuis trente ans environ, les Québécois ont récupéré leur langue. «Mais quand même, je suis bilingue dans ma propre langue: je suis un variant français, souvent amené à m'arrêter deux secondes et à traduire. Il y a à peu près dix mille mots qui sont québécois et font partie de notre réalité.» Et c'est toujours à sens unique. «Comptez-vous chanceux d'être demeurés de toutes les littératures françaises la plus nombreuse, la masse linguistique qui fait la norme. Si nous étions les plus nombreux, c'est vous qui diriez *le vent fait bardasser la fenêtre!*»

Le français du Québec, à force de n'être qu'une traduction de l'anglais avait perdu son dynamisme quand en 1977 «on a décidé: fini le traduit-du! Car il n'y a rien de pire que le traduit-du, c'est un réducteur de concepts... Une langue peu à peu recouvre une autre langue et informe de ses calques la langue qui est dessous. Ça donne des aberrations!»

«Qu'arrive-t-il quand un jour on se rend compte qu'on ne possède qu'approximativement sa langue?» Incertitude, méfiance. «Étrangers à nous-mêmes, nous écrivons à coup de dictionnaires.» Paralysie de l'écriture, mutisme chez certains.

«On a passé la loi des Langues, à Ottawa, qui fait du Canada un pays officiellement bilingue, mais c'est une mystification, un non-sens structurel, car ce n'est jamais au tout d'apprendre la langue de la partie, ça ne s'est jamais vu!»

«Quand j'étais enfant, je croyais que cette pauvreté de la langue était la mienne.

Cette difficulté à écrire au milieu de la prolifération de l'anglais et du charabia du bilinguisme, je les mettais au compte de ma propre vie (extraction sociale, insuffisance de scolarité). Il ne m'était pas encore apparu que c'était le résultat de la domination d'un peuple sur un autre. Il s'agissait d'une langue occultée.»

«Comment s'en sortir?» Même bilingues les Canadiens français étaient encore inférieurs dans la société, même s'ils devenaient compétents, spécialistes. «Notre langue n'avait aucun caractère de nécessité!» Entre camarades ayant le même problème on pouvait encore penser qu'il s'agissait «d'une damnation personnelle». L'infériorité devenait «un fait de nature», alors qu'elle n'est qu'une conséquence historique.

«Il ne restait qu'un recours: le cri. Et la mémoire, mais nous n'avions pas nos propres modèles culturels et littéraires (tous les manuels venaient de France et nous ne savions rien au sortir de l'école de notre propre histoire, de notre propre littérature), les modèles venaient de l'étranger.

«Comment je suis passé d'une conscience individuelle d'enfermement à une conscience collective? Quand je me suis aperçu que tout un peuple vivait en état d'aliénation. Dans un premier temps il a fallu crier. Mes poèmes de l'époque témoignent de cette gangue d'obscurité.

«J'ai une profonde expérience de l'analphabétisme.» Gaston Miron remonte le temps: en 1760, conquête anglaise, tous ceux qui savaient lire et écrire s'étaient rapatriés (gouverneur, sa suite, cadres des grandes exploitations forestières et du commerce des fourrures, seigneurs, prêtres). Il n'est resté que 60 000 personnes (avec le bas clergé, un évêque, une trentaine de seigneurs) dont environ 500 qui savaient lire et écrire. «Et nous sommes devenus un peuple dans une langue obscure, dans l'isolement, dans l'analphabétisme.

«À Saint-Agathe, je n'avais jamais vu un livre avant l'âge de 14 ans, sauf mes livres de classe qui venaient de France. Pas de bibliothèque. On était dans des terres de colonisation, on faisait de la terre neuve encore, on abattait des arbres, on désouchait, on faisait des pièces de culture.» Un jour, le grand-père de Gaston Miron: «*Je donnerais ma vie pour savoir lire* et il a ajouté *quand on ne sait pas lire on est toujours dans le noir*. Et alors c'est comme si tout le noir de leur vie à eux était passé en moi. J'avais envie de me révolter et je me sentais coupable de savoir lire et écrire devant mon grand-père qui ne le savait pas. Pour moi, c'était un géant, un ouvrier de pays, il avait défriché le rang d'Archambault, le rang d'Original, il avait construit des maisons pour ses frères, il avait fait venir des colons, ils avaient fondé Sainte-Agricole. J'étais révolté qu'on ne sache rien de ces gens-là, qu'ils ne laissent aucune trace. Ça me donnait l'idée d'écrire et en même temps je me sentais coupable et toute ma vie je vais me sentir coupable.»

Au commencement de la guerre de 1939 Gaston Miron a 11 ans, pendant six années le Québec sera coupé de toute la production française. L'enfant découvre les auteurs québécois et l'homme ensuite continue, voulant connaître toutes les créations de son pays. «Là, je me suis forgé une certaine idée de la littérature. Je me suis dit: c'est mon français, aussi misérable qu'il soit c'est le mien et c'est à partir de là que nous devons construire une littérature québécoise.»

Mais alors: «Jamais nous ne pourrions rivaliser avec la France et produire des œuvres qui auraient la qualité et l'universalité des œuvres françaises. À cause de notre vocabulaire particulier. Parce que nous sommes perçus comme une lointaine

province. Parce que nous ne posséderons jamais toutes les nuances du vocabulaire français ou de la syntaxe française et surtout ce réseau rhizomatique qui se réfère à l'histoire et à la culture françaises ou européennes... D'où la tentation pour certains – personnellement je n'y suis jamais tombé – de pousser la variance jusqu'à la différence, à tel point qu'un seuil étant franchi ça devienne une langue différente.» On s'est aperçu assez vite que la mise en avant du jocal risquait plutôt de hâter l'absorption du français par l'anglais.

Mieux valait se rendre compte que la différence avec le français de France tenait au référent culturel plus qu'à la langue elle-même. «Car nous étions américains avant d'avoir été américanisés. Pour tous les hommes de l'Amérique il y a un espace nouveau qui va créer un nouvel imaginaire, un nouveau modèle de comportement, de façon de parler. Il y a l'américanité qui est propre à tous ceux qui vivent en Amérique. Nous devons maintenir la variance.

«Ici vous travaillez dans la transgression des modèles dominants parce que c'est une langue qui subit la pesanteur des modèles historiques, mais dans notre cas, s'agissant d'une langue qui a subi une perversion sémantique à l'échelle nationale, le devoir d'un écrivain c'est de rétablir le sens aliéné des mots.

«Notre universalité n'est pas celle des autres!»